

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAU DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

A partir du 1^{er} Septembre, le bureau central de vente du journal LA CRAVACHE est ouvert, de 5 heures à midi, petit passage de l'Argue, à côté du bureau de vente du CENSEUR. Messieurs les marchands de journaux sont priés de s'y adresser.

Les personnes qui désireraient des collections du journal, en trouveront à la même adresse, à des conditions très-avantageuses.

TURLUTAINES

« Entendre, c'est obéir ! » dit une maxime orientale.

Bien que je ne m'appelle pas Maxime et que l'Occident m'ait vu naître, je n'en vais pas moins déférer au désir d'une de mes lectrices, qui a la franchise de m'avouer, épistolairement, qu'elle serait curieuse de me voir traiter l'importante question de « l'infidélité conjugale ».

Me voilà donc, de par la consécration d'une incon nue, chargé de porter un scalpel profane dans une des plaies intimes de notre société moderne.

Le rôle, que je me crois obligé d'accepter en cette occurrence, ne comporte pas précisément *moult* bénéfices.

Je vois d'ici protester contre mes investigations bon nombre de *tartufes*, superbes d'indignation... intéressée.

Il paraît que si toute vérité n'est pas bonne à dire, elle est encore moins agréable à entendre.

Non pas que je prétende corriger personne ni contenter tout le monde ; je me borne à consigner ici,

au courant de la plume, au hasard de l'observation, quelques remarques purement personnelles.

Tout d'abord, je mets hors de cause la vraie « femme de foyer » si bien décrite par le plus parisien des auteurs français.

Je ne saurais discuter, ni surtout analyser ces estimables raretés physiologiques, ces monstres de vertu pour lesquels, en dépit de leur sexe, le fruit défendu n'existe pas.

Dieu me garde ! d'ailleurs, de troubler par mes réflexions saugrenues, le calme de leur conscience et la sérénité de leur vie végétative.

Je m'incline donc, sans commentaires, devant le pot-au-feu sagement écumé, pour m'occuper tout spécialement de ces mets pimentés ou acidulés, que dame Nature se plaît à livrer aux gourmets de sentiment.

Pourquoi telle femme, par exemple, après avoir été une « maîtresse charmante » devient-elle « épouse désagréable et acariâtre » en changeant de situation sociale ?

Le naïf qui rencontre sur son chemin *la dame de volupté*, trouve quelquefois tout simple et tout naturel d'en acquérir la possession définitive à l'aide du mariage.

Il ne s'aperçoit pas, l'étourdi, qu'il enlève précisément à l'idole son principal attrait : l'indépendance et le charme de l'imprévu.

Quoiqu'elle en ait, avec les lois qui nous régissent et que je ne discute pas, l'épouse est toujours une vassale condamnée à l'obéissance, le plaisir asservi et exigible.

Avec l'amante, au contraire, le désir sans cesse

aiguisé est encore rendu plus vif par l'incertitude de sa réalisation ; c'est la continuelle instabilité du cœur, qui las d'un azur sans nuages, provoque au besoin la tempête avant-courrière d'un déluge... de douces larmes et de baisers.

Tout ici-bas vit d'apparences et d'illusions. Si l'habit ne fait pas le moine, il contribue puissamment à le parer.

Les amoureux le savent bien ; et toujours sous les armes n'ont garde de négliger leurs avantages extérieurs.

Les misérables nécessités prosaïques de l'existence sont éliminées par eux d'un accord tacite.

La coquetterie chez les deux sexes règne alors despotiquement ; c'est à celui qui idéaliserait le mieux la matière.

Rêveries et eau fraîche ! Tel est le menu de ces âmes, qui ne considèrent l'enveloppe charnelle que comme un instrument de plaisir, que la passion fait vibrer.

Tandis que mari et femme, courbés sous le joug du ménage, vulgarisés par la cohabitation continuelle, se voient à chaque instant sous les aspects les plus réalistes et les plus défavorables.

« Monsieur » fait sa barbe ou met des bretelles, alors que l'amant prendra plutôt dix rhumes de cerveau qu'un bonnet de nuit.

« Madame » reprise ses bas ou raccommode son corset, toutes occupations fort peu poétiques au point de vue du spectateur.

Je parle, bien entendu, de la classe la plus nombreuse, et conséquemment la plus intéressante.

Dans le grand monde, c'est autre chose :

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

(SUITE.)

XIII

La Chaussette

La femme qui portait ce sobriquet, à l'instar de toutes ses congénères du ruisseau, se nommait véritablement Louise Vermorel.

Il est assez singulier que ces êtres abjects, dont la vie entière n'est qu'un défi jeté à la pudeur de leur sexe, conservent encore assez de délicatesse pour soustraire au déshonneur le nom de leur famille.

C'est un secret qu'elles gardent avec une incroyable tenacité. Seule la police des mœurs connaît exactement leur état civil.

Louise avait de bonne heure roulé dans la fange. Dès l'âge de douze ans, les mauvais exemples de sa mère lui faisaient faire le premier pas dans le sentier boueux de la prostitution. A quinze ans, la lèpre du vice avait déjà posé sur son visage le sceau de la corruption. Sur ce corps d'enfant suintait déjà la pourriture.

L'histoire de cet ange déchu est navrante.

Sa mère aussi était une prostituée. C'est au milieu d'une vie de débauche que fut mise au monde cette Louise qui, quinze ans plus tard, devait étaler dans la rue son cynisme et sa précoce décrépitude.

Je dis, qu'elle ne pouvait se soustraire à sa fatale destinée.

Je dis, que la responsabilité de cette chute doit remonter jusqu'à la mère dénaturée qui l'a brutalement livrée aux effluves mortelles du premier venu. Si cette malheureuse enfant eût été sous l'égide d'une bonne mère, elle aurait marché haut la tête

dans le rang social, et serait aujourd'hui, à son tour, une honnête femme.

Louise était folle de la danse ; non de la danse posée, classique, décente, mais de cette danse échevelée, satanique, *chathuante*, qui a usé le plancher de la *Rotonde*. Là, l'ivresse se transforme en orgie, les femmes hurlent comme des bacchantes, et les voyous font assaut de gestes et de propos crapuleux.

Ce fut dans une de ces nuits infernales que la Chaussette leva hardiment le masque et choisit un protecteur.

Certes, si elle aspirait à posséder la crème des voyous, elle ne pouvait mieux fixer son choix. Ventre-d'Osier était bien le plus mauvais garnement de la phalange ordurière qui venait prendre ses ébats sous les lustres de la *Rotonde*.

Avec le flair particulier aux chevaliers qui prélèvent sur les filles soumises l'impôt corvéable, le maigre voyou comprit qu'il embauchait la perle des pourvoyeuses de métal. Aussi que de diplomatie pour se l'attacher irrévocablement, c'est-à-dire jusqu'à concurrence d'un revenu potable.

Il paraît que son éloquence ne fut pas dépensée en pure perte, puisqu'à partir de ce jour Louise ne rentra pas chez sa mère.

Celle-ci ne s'en inquiéta guère, et lorsque les voisins lui demandaient où était sa fille, elle répondait cyniquement : « Elle s'est lancée, j'ai bien commencé avant elle ! »

Laissons s'écouler cinq années et voyons ce qu'était devenue Louise.

Elle était arrivée à cette apogée de la débauche que rien ne peut qualifier, que rien ne peut dépasser. En outre, Ventre-d'Osier l'avait parfaitement dressée pour le *vol à la mineure*.

Ce genre de vol vous est sans doute inconnu. Je vais vous l'expliquer.

Trois ou quatre voyous s'embusquent à minuit derrière une vespasienne d'un quai quelconque, et placent en vedette une petite effrontée d'une douzaine d'années, nantie de bouquets de violettes.

Aussitôt qu'un vieillard apparaît à l'horizon, l'astucieuse

créature s'approche de lui en offrant sa marchandise. Comme presque toujours la rôdeuse est repoussée, elle insiste en élevant la voix, s'accroche aux vêtements du quidam, et finalement se met à pousser les hauts cris.

A ces appels déchirants, les voyous arrivent comme une trombe, saisissent l'individu et demandent à la coquine ce qui s'est passé.

Alors, pleurant à chaudes larmes, la petite malheureuse déclare que ce monsieur a cherché à l'entraîner chez lui.

Les voyous accablent le vieillard d'injures, le menacent de le conduire chez le commissaire séance tenante. Le monsieur proteste énergiquement de son innocence ; la complice soutient carrément son mensonge et pleure plus fort.

Finalement, la victime du guet-apens, se voyant à la merci de ces vauriens, rachète sa liberté en ouvrant son porte-monnaie. S'il résiste et demande à être conduit à la police, les voyous font semblant de l'accompagner, et, au premier endroit désert, le rouent de coups et le dépouillent.

Or, la *Chaussette*, grâce à sa petite taille, avait pendant près de trois ans exercé ce joli métier. Au surplus, elle n'avait pas que cette corde à son arc : elle s'était créée la spécialité de détrousser les hommes ivres.

Afin de dépister les recherches, elle n'opérait jamais dans son domicile. C'était toujours dans un de ces hôtels mal famés qu'elle conduisait ceux que l'ivresse avait abrutis au point de dormir d'un sommeil léthargique jusqu'au lendemain matin.

A leur réveil, ils constataient l'absence du porte-monnaie, de la montre et de la syrène aux doigts crochus.

Comme le plus souvent c'étaient des hommes en rupture de ban conjugal, ils ne soufflaient mot de l'aventure, pour éviter le scandale, et portaient l'oreille basse et le gousset léger.

Cependant, un certain jour, la Chaussette, quoique rouée des quatre pattes, se fit pincer à ce jeu-là.

Un voyageur de commerce Prussien, de passage à Lyon, avait tellement absorbé de vin généreux de notre belle France, qu'oubliant sa dignité de parfait gentleman, il alla s'attabler dans

« Monsieur » passe sa vie au cercle, à table ou même ailleurs, et paie la note détaillée des divers artifices qui transforment « Madame » en une poupée à ressorts, toute bardée de charmes factices et de formes menteuses.

Si le malheureux « en ignorait » comme disent les huissiers, ses amis pourraient très souvent le renseigner sur la structure intérieure de la compagne nominale de sa vie.

Il est d'ailleurs constant, que le mariage a généralement pour premier résultat, d'amener une négligence fâcheuse des soins que les deux fiancés prenaient antérieurement de leurs personnes.

L'un, fort de ses droits dictatoriaux, s'en tient au serment de fidélité prêté devant le maire et garanti par le Code; l'autre, s' imagine n'avoir plus besoin de grâce et d'amabilité pour lutter efficacement contre ce terrible dissolvant : l'habitude.

Si l'on répudie un instant ce laisser-aller déplorable; c'est toujours en l'honneur d'un étranger ou pour parader devant la galerie.

Rentrés dans la coulisse, les acteurs fatigués fument leur pipe et suspendent leurs séductions au porte-manteau.

Ce qui fait que l'homme, cet éternel grand enfant, qui connaît sa femme comme le bambin connaît le joujou qu'il a brisé « pour savoir ce qu'il y avait dedans » cherche souvent un autre joujou, qu'il délaissera le lendemain pour un troisième en tous points conforme aux deux précédents.

Et maintenant, chère lectrice, puisque vous me demandez mon opinion, je vais vous l'offrir en guise de conclusion avec franchise et sincérité.

Tant pis pour moi, si vous criez au paradoxe ou à l'abomination de la désolation.

En toute femme, il y a la *belle* et la *bête*. Eh bien, foi de célibataire! nous n'adorons tant les femmes des autres, que parce que nous les voyons toujours *belles*; tandis que leurs maris les voient trop fréquemment... sous l'autre aspect.

C. Q. F. D.

C'est ce qu'il fallait démontrer, comme disent les mathématiciens.

TONY DIMBERT.

un ignoble caboulot de la Guillotière et paya pour près de quarante francs de vin chaud à tous les voyous qui se trouvaient dans cet établissement aux tables graisseuses, à la tapisserie en lambeaux.

Jamais le mastroquet n'avait reçu chez lui un pareil client. Il l'appela à tour de bras, ce dont la tête carrée ne s' fâchait nullement.

La Chaussette avait pris sa part des libations sucrées, et, avec le toupet qui était son plus bel ornement, elle dit tout-à-coup au Teuton déjà plus qu'ému :

— Voulez-vous changer de bague avec moi ?

En disant ces paroles, elle sortit de son annulaire une bague en doublé, dite chevalière, et la tendit au Prussien.

Celui-ci ouvrit une bouche fendue jusqu'à ses larges oreilles et se mit à rire aux éclats. Quand cet accès d'hilarité toute germanique fut calmé, le blond Allemand tira de son doigt une magnifique turquoise et la passa à l'index de la Chaussette. Puis, avec le même flegme superbe et silencieux, il plaça à son petit doigt l'anneau de la prostituée en disant : « Fouala, maintenant nous édiions mariés ! »

Les bols de vin chaud circulèrent de nouveau, l'orgie prit des proportions telles que le cambusier, craignant une irruption de la police, congédia toute cette tourbe.

La Chaussette n'avait pas lâché le Prussien.

Le lendemain matin, notre Allemand se réveilla vers les dix heures. Tout-à-coup, sous l'empire d'un souvenir qui venait de traverser sa grosse cervelle, il sauta hors du lit et plongea une main tremblante dans ses poches.

Elles étaient vides!...

Montre, gilette, portefeuille contenant 1,500 francs, tout s'était éclipé.

Après quelques secondes d'ahurissement, il s'habilla et se fit indiquer un bureau de police.

Là, il raconta dans tous ses détails son équipée de la veille et

Sous la rubrique *Binettes locales*, nous avons publié dans notre numéro 9 un article intitulé : *Cerf... volant*. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort du héros de ce camée. Par un sentiment de convenance, que le public appréciera, nous supprimons la fin de cette étude de mœurs.

Le prochain numéro contiendra une volée de coups de cravache sur le dos d'un riche négociant, que nous désignons sous le nom de *Double-cocu*.

TRIBUNE DU PARNASSE

RÉALISME

Vous m'avez demandé scievent pourquoi mon front
S'assombrit, et mes yeux se voilent avec tristesse?
Pourquoi j'ai l'air souffrant? Comme un arc qui se rompt,
Pourquoi ma tête tombe en la main qui la presse?

Pourquoi je pleure ainsi, moi qui craignais les pleurs?
Pourquoi je ne ris plus, moi qui créais le rire?
Pourquoi, seul, je m'isole, absorbant mes douleurs?
Pourquoi?... Vous ne savez, mais je vais vous le dire.

J'avais alors vingt ans. C'est l'âge d'être heureux,
L'âge des rêves d'or et l'heure des chimères,
Où l'on croit aux serments que l'on échange à deux.
Illusoires serments!... papillons éphémères!...

Vous m'apparîtes jeune et bien parée un jour,
L'œil vif et doux, les dents blanches. Je me rappelle
Encore que mon cœur tressaillit, et l'amour
M'étreignit avec rage en vous voyant si belle.

Je vous parlai d'abord, mais bien timidement;
J'étais confiant, simple, et songez à mon âge,
Vingt ans! Un peu crédule et tout naïvement
Je m'arrachai ce cœur pour vous en faire hommage.

Ah! je vous aimais bien! je vous aurais donné
Ma vie avec mon sang, le plus pur de moi-même.
J'eusse été criminel, et Dieu m'eût pardonné,
Pour vous entendre dire, en m'embrassant : Je t'aime!

Qu'étais-je pour aimer? pouvais-je vous offrir
Ce luxe qui vous pare et qui vous fait si belle?
Non, car je n'avais rien. J'étais né pour mourir
Pauvre, car malheureux, vide est mon escarcelle.

Comme l'oiseau des champs, je n'aspirais que l'air,
Vivais du grand soleil, chantais la poésie,
Comparant, admirant de l'homme jusqu'au ver
Et de l'espace entier célébrant l'harmonie.

Mais, ma sérénité dut avoir son trépas.
On voulut me punir; qui? Dieu! j'en doute encore.
Je ne sais si c'est lui qui vous mit sur mes pas.
Je crois que c'est Satan, et bien fou qui l'ignore.

notamment l'échange de sa bague. Le commissaire se fit remettre l'anneau en doublé, sonna un agent et lui donna ses instructions.

L'agent mit l'anneau dans son portefeuille et partit au galop. La Chaussette était rentrée chez elle à quatre heures du matin. Ventre-d'Osier qui, comme d'habitude, s'était couché ivre, ronflait comme un tuyau d'orgue.

La Chaussette lui pinça le nez et lui mit la lampe devant les yeux.

Le voyou se mit brusquement sur son séant et cherchait déjà un de ses souliers pour le jeter à la figure de la fille soumise, lorsque celle-ci lui fouetta le front avec une liasse de billets de banque.

A ce contact, le voyou bondit hors du lit en disant : « Fais voir, Chaussette? c'est le *barbot* du Prussien? »

— Oui.

— Combien?

— Je ne sais pas.

— Donne-moi ces paperasses, je vais compter. Un, deux, trois, quatre... il y a 1,500 *balles*. Mais... et la toquante?

— Voilà, dit la Chaussette, en tirant de son corsage un chronomètre Bréguet auquel était suspendue une riche gilette.

— Mais... dis-donc, continua l'insatiable voyou, et le portemonnaie?

— Je n'ai pas eu le temps de le *rabotter*.

— Conte ça à plumeau, sâle rouffle; allons, aboule, ou je te *carde*.

— Ah! c'est comme ça? rugit la prostituée; eh bien! si tu ne me donne pas mon taf, je *casse du sucre* (1). Tu m'as déjà pris ma bague, feignant!

— Tiens, casse ce marron.

En disant ces mots, Ventre-d'Osier asséna un coup de poing si violent sur la tête de la Chaussette, qu'elle roula sur le plancher de la chambre. Puis le voyou s'habilla et sortit en fermant la porte à clé.

(1) Je dévoile tout.

Vous me vîtes chez vous et vous eûtes pitié
Du vide de mon cœur, et je me laissai faire;
Vous me sembliez pure et j'eus votre amitié;
Mais le ciel me frappait de toute sa colère.

Le soir, quand vous manquiez, infâme, au rendez-vous,
C'était toujours auprès d'une mère élitée
Que vous prodiguez tous vos soins les plus doux;
Et même à son chevet, vous passiez la nuitée.

Et moi, je croyais tout. L'amant honnête croit
Sans soupçonner. Je sais qu'à Paris c'est la mode :
Un vieux prie le vin et le jeune le boit;
Mais j'ignorais alors ce système commode

Abrégez, dites-vous? je vous dirai la fin.
Pendant trois ans je crus, que vous m'aimiez, madame.
Vous me le disiez trop, le soir et le matin.
Vous vous croyiez du cœur et vous n'aviez pas d'âme.

J'étais aveugle, hélas! et j'en suis bien puni.
Je me berçais, l'excuse est dans mon ignorance;
Je vous bais maintenant que tout est désuni,
Et que vous m'avez pris le cœur et l'espérance.

Seul, je ne savais pas ce que chacun voyait.
La honte sur mon front s'amassait d'heure en heure.
J'étais votre amant, mais... un autre vous payait.
Oui, madame, c'est vrai : voilà pourquoi je pleure.

Et moi, qui vous pressais palpitante en mes bras,
Qui buvais à longs traits à la coupe encor pleine,
Qui me grisais de tout, du seul bruit de vos pas,
Qui mordais vos cheveux, respirais votre haleine.

Et moi qui... (mais pourquoi ces souvenirs, hélas!)
Quand vous vous livriez, belle, ardente, éperdue...

Le vin que je buvais ne m'appartenait pas,
Je volais mon ivresse et vous étiez vendue!

De moi retirez-vous; en haine mon amour
S'est changé. Vous croyez que séduit par vos charmes
Je succomberai? Non. J'ai pleuré plus d'un jour;
A votre tour, pleurez! mais je ris de vos larmes.

Eloignez-vous, de grâce; allez sur le trottoir.
Je vous méprise assez pour vous le dire en face;
Vous y ramasserez un amant chaque soir.
Le trottoir est à vous, car c'est là votre place.

Mais sortez, je vous prie! arrière la catin!
Vous souillez mon logis, ô femme entretenue!
Je saurai vous trouver quand j'en aurai besoin.
Les femmes comme vous se prennent dans la rue.

JULES FIQUENEL.

UNE PENSÉE PAR SEMAINE

Toutes nos paroles, toutes nos actions, devraient avoir pour but notre perfection intellectuelle et notre grandeur morale.

Deux heures plus tard, la fille soumise se jeta toute habillée sur son lit.

Vers midi, elle fut réveillée en sursaut par deux coups secs frappés contre la porte.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— Au nom de la loi, ouvrez.

— Mais... je suis fermée dedans, répondit la Chaussette un peu émue.

— Alors, on ouvrira quand même.

Un bruit de pas descendant l'escalier parvint aux oreilles de la Messaline.

Un quart-d'heure après, elle entendit le cliquetis d'un trousseau de clés, puis un grincement dans la serrure. La porte s'ouvrit.

Un agent de la sûreté s'avança vers la Chaussette, la prit par le bras en lui disant : « Le *patron* te demande. »

— Qu'est-ce donc qu'il me veut?

— Je n'en sais rien.

Arrivée à la permanence, la Chaussette fut conduite devant le commissaire spécial.

— Qu'avez-vous fait du portefeuille et de la montre que vous avez volés cette nuit?

— Je n'ai rien volé.

— Connaissez-vous cette bague?

— Non.

On fit entrer le Prussien.

— Connaissez-vous ce monsieur?

— Je ne m'en rappelle pas; je vois tant de figures...

— C'est bien.

On fouilla la Chaussette, on fit une perquisition minutieuse dans sa chambre, rien ne fut retrouvé. Malgré les mauvais traitements de Ventre-d'Osier elle garda un secret absolu, et préféra s'entendre condamner à six mois de prison plutôt que de compromettre son amant.

Nous retrouverons la Chaussette dans le cours de cette histoire.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

SALMIGONDIS

Sur la proposition de l'administration des *Mouches*, le Ministre de l'Intérieur vient d'accorder une médaille de 1^{re} classe à tous les employés du bateau n° 11 pour le courage dont ils ont fait preuve en se précipitant dans la Saône pour sauver M^{lle} Jubié. Tout Lyon applaudira à cette récompense si bien méritée. Quant à Monsieur Cavalier, qui a failli se noyer en voulant aussi prendre une légère part au sauvetage, la Compagnie des *Mouches* lui intente un procès pour avoir gêné la manœuvre des bouées et failli compromettre la sécurité du vaillant capitaine du susdit bateau.

* *

Puisqu'on parle beaucoup des Jésuites en ce moment, il ne serait peut-être pas hors de propos de mettre sous les yeux du lecteur la pièce authentique ci-après :

Passé port pour l'autre monde, délivré par les jésuites, le 29 mars, 1650 pour la somme de 200,000 florins. (L'original de cette pièce se trouve au *British Museum*.)

« Nous soussignés, protestons et promettons en foi des prestres et de vrais religieux, au nom de notre Compagnie, à cet effet dûment autorisés, qu'elle prend maistre Hippolyte Braem, licencié en droit, sous sa protection et promet de le défendre contre toutes les puissances infernales qui pourraient attenter sur sa personne, son âme, ses biens et moyens: que nous conjurons pour cet effet, employant en ce cas l'autorité et crédit du serenissime Prince nostre fondateur, pour être le dit sieur Braem par lui présenté au bienheureux chef des apôtres avec autant de fidélité et d'exactitude comme notre dite Compagnie lui est extrêmement obligée; en foi de quoi nous avons signé ceci et apposé le cachet secret de la compagnie. »

Donné à Gand, ce 29 Mai 1650.

Signée: *François de Séclin*, recteur de la compagnie de Jésus. *François de Surhon*, prêtre et religieux de la compagnie de Jésus.

Petit-de-Poye, prêtre et religieux de la compagnie de Jésus.

* *

Le passage à Lyon du Maréchal-Président a donné lieu à des incidents du plus haut comique.

Une grosse paysanne de St-Laurent-de-Vaux, demandait à tous les urbains le moyen de parler au maréchal.

— Mais... que lui voulez-vous?

— Je va vous dire, brave mossieu, dans queuque temps je von faire in petit; si gniavait moyen que notre bon roi de la république y soye le parrain....

— De qui? de la République?

— Oh! non, de notre fruit, si c'est un mâle; comme de juste.

* *

Dimanche, sur la place des Terreaux :

Deux bons villageois écarquillent les yeux pour voir le chef de l'État; chaque galonné, qui descend les escaliers de l'Hôtel-de-Ville, excite leur curiosité.

— Le voilà, c'est lui!... Vive l....

— Mais non, imbécile, Quila est tout en noir, ce n'est pas lui

— Et... s'y fait le deuil de queuque parent (?)....

* *

L'évêque d'un département voisin, faisait une tournée pastorale dans son diocèse. Par suite d'un accident survenu à sa voiture, il ne put continuer sa route, force lui fut donc de s'arrêter dans un petit village. Il se rendit chez le curé de l'endroit, fort surpris d'un tel honneur.

L'évêque après lui avoir expliqué le motif de sa visite, lui demanda asile pour une nuit.

— Monseigneur m'honore beaucoup, lui dit le curé; ma paroisse est bien pauvre, mon souper très-frugal; quant au lit, je vous céderai le mien, car c'est le seul que je possède, une nuit sera vite passé sur une chaise.

— Cher curé, lui dit l'évêque, je ne souffrirai jamais cela, vous êtes à un âge où les privations sont dures, je vous demande seulement de partager votre lit.

Le curé ne voulait pas accepter, trouvant l'honneur trop grand, mais monseigneur y mit tant d'insistance et de gentillesse qu'après souper, évêque et curé partagèrent la même couche.

La nuit se passa très-bien. Le curé rêva qu'il était nommé au chef-lieu du canton, avec deux vicaires sous ses ordres.

Vers le matin le curé se réveilla et entendit en même temps sonner cinq heures.

Frappant alors sur l'épaule de l'évêque: « Allons, Jeanette, vas vite sonner l'Angelus. »

* *

Décidément, les filles soumises occupent sur notre pavé le quinzième rang... après les chiens.

Est-ce que nous nous *animalisons* au point de n'avoir plus d'entrailles? On est tenté de le croire, en voyant faire si bon marché de la vie humaine.

Un matou se noie: on lui tendra une perche, Une femme se jette à l'eau, dans le délire du désespoir, on croise tranquillement les bras et l'on contemple froidement son agonie et sa lutte contre la mort!

Que l'existence de cette malheureuse soit vouée à la réprobation, je le veux; mais, en somme, c'est une femme!. En la maltraitant, vous êtes des lâches; en laissant accomplir un suicide qui est votre œuvre: vous êtes des monstres.

C'est au nom de l'humanité, que je vous le dis.

* *

C'était à une distribution de prix dans une institution de banlieue.

Le père Perpendiculaire faisait son discours — caché dans le trumeau de la cheminée son fils Oculi soufflait.

Le programme avait annoncé deux citations latines et trois citations grecques.

Aussi l'assistance suait-elle à grosses gouttes et se préparait à n'y voir que du bleu.

A droite et à gauche, les rejetons en tunique se grattaient le nez et renflaient.

« Chers parents, s'écrie l'orateur à son exorde, mon cœur est heureux de vous voir aujourd'hui tous dans la *salle aux prix*. »

A cet infâme jeu de mots, il y eut une commotion terrible; une jeune dame fut trouvée, après deux heures de recherches, à cheval sur un conduit de gaz.

* *

Un lovelace avise l'autre jour un compartiment de nourrices.

Il monte et lorgne les appétissantes Auvergnates. Chemin faisant l'eau lui vient à la bouche.

Il se contient pourtant jusqu'au prochain tunnel, une fois là, l'obscurité était profonde...; il tâtonne et palpe enfin l'objet de ses rêves érotiques: une joue veloutée, un vrai brignon d'Amplepuis.

« Il dépose un baiser bien léger, puis un autre, puis une foule d'autres... Galathée se laisse faire, pense-t-il à Dieu de Cythère! je t'achèterai un arc tout neuf au prochain bazar.

Le jour venait de paraître.

Les grosses nourrices se tordent de rire.

Le nez du lovelace dégouttait de guano: sa figure en était littéralement badigeonnée.

Le Don Juan avait embrassé les fesses d'un moutard qu'on avait purgé le matin.

ARGUS.

LE SKATING-RINK LYONNAIS

Nous avons assisté, avec une entière satisfaction, aux premières séances du *skating-rink* lyonnais.

Les *roulettes*, sur lesquelles sont basés ces exercices éminemment salutaires et hygiéniques, nous paraissent infiniment préférables à celles d'un genre tout différent, qui fonctionnent à Bade ou à Monaco, au détriment des *pigeons* naïfs qui viennent s'y faire plumer.

Et puis, franchement, après les *scies* idiotes du *cri-cri* et de l'*Amant d'Amanda*, les Parisiens nous devaient bien une compensation.

Bonne chance donc à notre *skating-rink* local! car l'on ne saurait trop propager parmi la jeunesse, le goût des exercices physiques et gymnastiques, malheureusement trop négligés dans notre pays.

T. G.

REVUE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE. — J'ai le regret cuisant, la douleur amère, le désespoir immense de constater, à l'heure où j'écris ces lignes, que *Sa Gravitè Martial 1^{er}* est encore debout... à l'instar du « veau d'or. »

Ce *très-cher* directeur se cramponne énergiquement, envers et contre tous, à sa subvention, qui, suivant la belle expression de M. Joseph Prudhomme, constitue « le plus beau jour de sa vie. »

Faudra-t-il donc administrer des lavements ou des vomitifs à notre Grand-Théâtre, pour en expulser ce *corps étranger* et tenace?

Eh bien! franchement, ô Senterre! j'admire cette fière attitude, cette *crâne* désinvolture, qui consiste à braver sifflets, soufflets et camoufflets, pour l'amour d'un métal *si vil*... qu'il se laisse empocher par vous!...

Cependant la nature humaine étant sujette à défaillance, si vous sentiez, un de ces matins, mollir votre aplomb, faites un signe, et j'accours aussitôt verser dans votre âme ulcérée un peu de baume aussi tranquille que Baptiste.

Si vous n'existiez pas, ô Martial! il faudrait certainement vous inventer; car, depuis que le monde est monde, on n'a peut-être jamais vu un farceur de votre calibre.

Du haut de leur réputation usurpée: Débureau, Tabarin, Paillasse et Jocrisse doivent en prendre la jaunisse.

(Je crois que je fais des vers, Dieu me damne!)

Pour rendre hommage à la vérité, je dois rétablir les faits que Moïse a odieusement travestis dans sa Genèse.

Lorsque le Tout-Puissant eût créé l'univers en six jours, au lieu de consacrer, ainsi qu'on le croit généralement, le septième à se reposer, le Père éternel utilisa ses vacances à pétrir un chef-d'œuvre ébouriffant et surhumain.

Cette quintessence suprême, après être restée plusieurs mille ans embryonnaire, vient enfin d'éclore. M. Senterre s'est soudain révélé à nous, sous la forme apocalyptique d'une *subvention de 260,000 francs!!!*

Hélas! trois fois hélas! deux cent soixante mille fois hélas! les Lyonnais, hérétiques endurcis et incorrigibles, refusent obstinément de *gober* ce Messie théâtral.

Echinez-vous donc, sainte Providence, à créer un abîme de perfection, un vase d'élection, une merveille de direction, pour que de maudits parpaillots viennent impudemment bafouer votre ouvrage!

Allons! croyez-moi, *impresario* de mon cœur, déguerpez au plus vite; et puisque cette malheureuse subvention vous captive au point de rendre votre âme insensible à l'animadversion générale, congédiez la troupe nomade qui nous horripile, et remplacez-la sur vos affiches par une

RELACHE PERPÉTUELLE

POUR CAUSE DE VENDANGES... ET D'INDISPOSITION DU PUBLIC.

Suivez ensuite mon raisonnement et le conseil désintéressé que je vous donne :

Allez trouver *Bidel*, l'incomparable dompteur; il ne refusera pas de vous admettre dans la cage-théâtre, où il fait manœuvrer les fauves les plus rébarbatifs.

Un seul, manque à sa remarquable collection: le roi des animaux, l'empereur de la création.

Si vous vous décidez à combler cette lacune, chaque spectateur de la susdite ménagerie pourra enfin s'écrier à votre aspect: *Ecce homo!*

THÉÂTRE DU GYMNASE. — La tribu des *Maurel* vient de reprendre possession du théâtre du *Gymnase*, ainsi nommé probablement, parce qu'on ne pourrait y faire le moindre exercice de trapèze sans se heurter à la fois aux frises, au lustre et aux coulisses.

Incidemment, j'adresse mes sincères compliments de condoléance à M. *Gustave d'Hérou*, l'excellent et sympathique artiste que tout Lyon connaît, et qui, après une année de direction infructueuse, est rentré au Grand-Théâtre dans son emploi de *laruette*, où nous le reverrons toujours avec plaisir.

M. *Maurel* s'est donc réinstallé à son comptoir, et a ressaisi d'une main exercée les rênes de sa petite *boite* du quai Saint-Antoine.

M^{lle} R. *Maurel*, persuadée avec raison « qu'on ne saurait être mieux qu'au sein de sa famille, » s'est empressée de quitter Paris, après avoir *essayé* d'y cueillir quelques lauriers.

Malheureusement

Ils sont trop verts, et bons pour des *divas!*

Quant à moi, je regrette le temps où *M^{lle} Rosine* se bornait à interpréter : *L'Homme n'est pas parfait ! — L'Orphéon de Fouilly-les-Oies, — Une Femme qui bêgaie*, et autres pièces de la même farine.

Le meilleur service qu'elle pourrait se rendre à elle-même et au vrai public, serait de revenir à ce répertoire qui lui convient beaucoup mieux que l'opérette.

Car, comme l'a dit excellemment le bon fabuliste :

Ne forçons pas notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Je ne sais si cela tient à la composition des spectacles ou à la nature de l'occupation pressante qui m'appelle quelquefois dans les... endroits choisis pour leur affichage ; mais j'éprouve certainement un vif plaisir en lisant les programmes du Théâtre des Variétés.

Dame ! écoutez donc : ça aide toujours à passer le temps qu'on est obligé de perdre dans ces petits monuments, chers à l'empereur Vespasien.

L'autre jour, cependant, après la lecture distraite d'une annonce couvrant les mêmes emplacements, j'ai failli croire qu'on jouait aux Brotteaux une comédie nouvelle, intitulée :

COPAHINE-MÈGE.

J'espère que *M. Arnaud* voudra excuser ma méprise, en faveur de la facilité avec laquelle on peut la commettre.

« A tout seigneur, tout honneur. » Après la revue de M^M. les Directeurs, je m'occuperai prochainement de M^M. les Artistes.

GILDAS.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Telle est la réponse que nous nous empressons de faire, à la lettre qui a été adressée à

« Ma bonne petite Cravache, »

avec cette formule pour toute signature :

« Tes lecteurs dévoués, qui te remercient d'avance. »

Nos sommes prêts à flageller les honteuses ignominies qu'on nous dévoile ; mais encore faut-il que nous puissions nous appuyer sur un témoignage authentique et irrécusable.

Soit dit, sans mettre en doute la parfaite bonne foi de nos correspondants : un Journal qui se respecte, ne peut servir aveuglément les rancunes du premier anonyme venu.

La Cravache arrache au grand jour les masques du vice et des abus ; c'est bien le moins que ceux qui se prétendent « ses amis » lui tendent la main à visage découvert.

C'est avec la plus entière indépendance, que nous cueillerons dans les coulisses du Grand-Théâtre : la fleur qu'on nous engage à effeuiller.

Mais nous demandons naturellement des renseignements précis, détaillés, garantis et surtout signés, sur cet ornement des parterres directoriaux passés, présents et futurs.

Nous attendons une franche réponse à notre loyale mise en demeure.

Nos correspondants peuvent, dans tous les cas, compter sur notre absolue discrétion.



VARIÉTÉS

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

PAR UN MOBILE DU RHÔNE

Un soir du mois d'août 1870, je rentrais de mon travail, lorsque arrivé sur la place Saint-Pothin, je vis un ressemblant considérable, formé devant une affiche administrative.

Ce fait n'avait rien d'extraordinaire en ces jours d'effervescence populaire. La France, atteinte au cœur par des rêves successifs, frappée dans ce qu'elle a de plus cher : son orgueil national et la perte de ses enfants, la France, dis-je, était anxieuse et broyée par des désastres dus à l'impétuosité de certains généraux et à l'imprévoyance des créatures de l'empire.

Aussitôt qu'une dépêche était placardée, la foule se précipitait dans l'espoir d'y trouver l'annonce d'une victoire et ne lisait avec désespoir que ces mots poignants : « L'armée s'est repliée en bon ordre. »

Ce jour là, c'était un appel à l'activité de la mobile des classes de 65 à 69. Tous ces hommes devaient être rendus le 15 août au camp de Sathonay, munis d'un bon pantalon, deux chemises et une paire de souliers de rechange.

Je passerai sous silence la scène de mes adieux. Je laissais une femme que j'adorais, des parents que j'idolâtrai, des amis que j'estimais. Ce sont de ces moments douloureux qui ne peuvent se décrire. Bientôt, sous l'empire de copieuses libations, je deviens un guerrier intrépide et je me rendis

sur la place des Terreaux, en criant avec les autres mobiles : à Berlin.

Cette place offrait un imposant spectacle. Toute cette jeunesse, qui devait être bientôt décimée par le plomb ennemi, s'offrait généreusement en holocauste à la patrie en danger. Les chants guerriers retentissent, le courage brille dans leur regard, l'espoir fait vibrer les cœurs, et la foule couvre ces braves enfants de ses acclamations et de ses vœux.

Le trajet de Lyon au camp de Sathonay ne fut qu'une longue ovation. Arrivés au camp, on forma les compagnies et, dès ce jour, on fit exécuter les exercices les plus indispensables. Si quelques-uns de nos officiers avaient les connaissances suffisantes pour leur emploi, en revanche il y avait un grand nombre d'huîtres, qui paraissent dans les rues sans connaître le premier mot de leur métier. Ainsi, des pelotons étaient commandés par des huissiers et même par des apothicaires.

Aussi, ces officiers... ministériels ont fait une jolie figure devant l'ennemi.

Quinze jours se passèrent en manœuvres élémentaires. Nous avions des fusils à piston et quelquefois sans piston. Qu'importe, nous aurons la baïonnette... si l'on nous en donne une.

Le 1^{er} septembre, à 2 heures du soir, j'appris que le 3^e bataillon, dont je faisais partie, devait être dirigé sur une destination inconnue.

A 4 heures le bataillon fut rassemblé. Tout le monde avait sac au dos. On distribua à chaque homme deux rations de viande et des souliers cloués à ceux qui en avaient par trop besoin.

Inutile de dire que nous avons toujours ces maudits fusils de pompiers.

A 9 heures, le 3^e bataillon défilait, musique en tête, sur le champ de manœuvres et prenait la route de la gare de Vaise, en passant par la montée Saint-Boniface.

Pendant tout le trajet, la fanfare jouait des airs patriotiques, auxquels se mêlaient les mille voix du 3^e bataillon. C'était le délire de la revanche, l'enthousiasme de la victoire, l'illusion d'un bouillant courage.

Aussitôt arrivé à la gare de Vaise, on nous parqua dans des wagons. Ainsi entassés, nous reçûmes la visite d'une Société de bienfaisance qui distribua dans chaque compartiment : du café, du pain, du vin et des cigares.

A 1 heure 1/2 du matin, la locomotive fit entendre un rugissement et le train fila bientôt à toute vapeur dans la direction de Paris.

Où allions-nous ? nul ne le savait.

Mais la croyance de beaucoup était qu'on nous dirigeait sur la capitale. Quelques-uns parlaient de Belfort, mais on ne pouvait se l'imaginer. Quelle déveine si cela était !...

Nous traversons Villefranche, Mâcon, Chalons-sur-Saône et le train s'arrêta à un kilomètre de Dijon. Là, nous fîmes une halte de 45 minutes.

Déjà plusieurs mobiles couraient dans les vignes, et se bourraient de raisins, quand le clairon sonna le rappel et le train se remit en marche.

Une immense clameur s'éleva, lorsque le convoi quitta la ligne de Paris pour suivre celle de Belfort. C'était donc là, que le 3^e bataillon des mobiles du Rhône allait s'enterrer !... Pendant une heure, ce ne fut que malédictions.

Nous voici à Auxonne, puis à Dôle, où nous faisons arrêt. Tout le monde se précipite hors des wagons, malgré la consigne, et se disperse dans la ville pour se ravitailler. Il est 2 heures du soir, et, depuis Vaise, personne n'a rien mangé. On a beau être consumé de patriotisme, quand le ventre parle il faut obéir, surtout quand on mange des raisins bourguignons.

A Dôle, nous vîmes notre futur uniforme. Plus heureux que nous, les mobiles de la Côte-d'Or étaient habillés de pied en cap.

Nous grimpons de nouveau dans nos compartiments, un coup de sifflet, un nouveau rugissement du monstre de fer, et nous filons comme le vent entre des montagnes coupées à pic.

Besançon, 15 minutes d'arrêt.

Telle est la phrase que glapit un employé du chemin de fer. Pas moyen de s'éclipser, cette fois. Il faut rester empilés les uns sur les autres. Les bidons sont vides, le hâvre-sac aussi. Allons, nous casserons la croûte plus tard.

Le ciel se couvre, la pluie clapotte sur le toit des wagons. En route.

Belfort !... crie le chef de train. Nous sautons sur la voie et formons les rangs dans la cour de la gare.

Pendant une heure et demie, le sac au dos et le ventre creux, nous recevons une pluie torrentielle.

Enfin notre célèbre Rochas, nous fait conduire sous des hangars dont le sol est couvert de quelques fétus de paille piétinée. Nous posons nos sacs et nous dégringolons en ville en quête d'un morceau de pain. Rien !... pas même un verre de coco.

Harassés de fatigue et morts de faim, les mobiles du Rhône s'étendent sous les hangars. Impossible de dormir. On marche dans la boue jusqu'au réveil.

A 5 heures, le clairon sonne l'assemblée. Tout le monde est debout. Nos officiers ronflent encore dans de bons lits. Seul, notre capitaine est présent.

Ce n'était pas un apothicaire, celui-là.

Il nous conduisit à Bellevue dans une ferme appartenant à l'Etat. Là, nous fûmes parqués, les uns dans les écuries, les autres dans les greniers. Les officiers d'occasion, craignant les courants d'air se calefautèrent dans les chambres et le cantinier à la cuisine. Heureux cantinier, va !... il avait de quoi boulotter, ce plein-de-soupe.

Comme toutes les déveines se suivent de près, la Providence me manifesta ses faveurs sous la forme d'un magnifique panari, qui me faisait geindre nuit et jour. Obligé d'être malade et de manquer à l'exercice. Bah ! J'en ai eu le plein dos en faisant mon congé. Laissons turbiner les conscrits.

Pendant que je me promène, ma poupée au doigt, mes camarades s'escriment avec le fusil à tabatière qu'on vient de nous délivrer. Ce qu'il y avait de plus beau dans ces nouvelles armes : c'est l'absence de la tabatière. C'est assez drôle, mais pas rare.

Le 8, nous recevons des marmites de campement, mais rien du tout pour les faire bouillir.

Le 10, des gamelles. Comme elles vont vite se rouiller ! — A défaut de bouillon gras s'entend.

Le 12, on nous fait cadeau d'un sac à provision et à compartiments : un pour le sel, un pour le sucre et l'autre pour le café. Plusieurs d'entre nous, en ont fait un quatrième pour remiser un instrument destiné à se brosser le ventre.

Ce sac mirobolant, était pourvu d'une sangle fixée à ses deux extrémités, de façon que nous avions l'air de mendiants remorquant une besace. On appelait ça la tenue de campagne. Quel est donc l'animal qui l'a inventée ?...

Le 15, ceux qui, depuis notre arrivée, marchaient sur la chrétienté, reçurent des souliers en carton et des guêtres en mousseline.

Le soir, nous reçûmes chacun 7 paquets de cartouches — des vraies — puis nous allâmes camper au pied de la citadelle de Belfort. Là, les pierrots apprirent à dresser une tente, à la fixer solidement, et à la plier en quatre temps et un mouvement à l'approche de l'ennemi.

Lorsque tout le monde eut construit sa maison... de toile, on nous permit d'y coucher. On eut pu, à peu de frais, donner à chaque homme une pincée de paille : Nenni, messieurs. La terre, détrempe par quinze jours de pluie, n'était-elle pas plus moëlleuse !... Les chevaux de nos officiers auraient certainement attrapé des engelures s'ils n'eussent eu de la litière jusqu'au poitrail.

Au surplus, ne fallait-il pas mettre au pli ces enrégés Croix-Roussiens, ces Guillotins si arsouilles. A ces fortes têtes il faut un régime de carême, une couche de boue ! Ce n'est qu'ainsi qu'on peut les mater et les assouplir.

Le lendemain, j'allai rôder dans la campagne et je fus assez heureux d'y trouver des herbes sèches, dont je fis un matelas. Chacun voulait un morceau de mon lit. Bientôt, grâce à mes indications, tout le monde courut dans les champs cueillir des... traversins.

Le surlendemain, à dix heures, on sonna l'appel en nous prévenant que le célèbre colonel Rochas nous passerait en revue à midi précis.

Les trois quarts des mobiles étaient absents, vu que d'habitude aucune prise d'armes n'avait lieu avant l'après-midi. Ces satanés moblots étaient tranquillement dans les rues de Belfort et à midi moins le quart, l'illustre Rochas faisait déjà des distributions d'engueulement.

PEYRONNET.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

J. FIQUENEL. — Bravo, bravissimo. Vos vers sont délicatement ciselés. Je crois qu'une fantaisie en prose serait traitée par vous avec talent et succès. Honorez-nous d'un article à l'importepièce.

F. NEVERS. — Merci de vos boutades. Continuez.

H.-M. ROGER. — Reçu trop tard pour ce numéro. Passera prochainement.

J. BAILLY. — Puisque tu as mis ta lettre aux Terreaux, pour quoi n'être pas venu déjeuner avec moi.

LAGUAITE, ex-rédacteur en chef du Cocodès. — Je serais heureux de connaître votre adresse.

J. SAILLARD. — Nous attendons votre gâteau.

Tes lecteurs dévoués, etc. — Notre réponse se trouve à la fin de la chronique théâtrale.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson